

Paradoxe

WILLIAM MARX

VIE DU LETTRÉ



Les Éditions de Minuit

VIE DU LETTRÉ

DU MÊME AUTEUR



L'ADIEU À LA LITTÉRATURE. Histoire d'une dévalorisation (XVIII^e-XX^e siècle), 2005

Chez d'autres éditeurs

NAISSANCE DE LA CRITIQUE MODERNE. La littérature selon Eliot et Valéry (1889-1945), *Artois Presses Université*, 2002

LES ARRIÈRE-GARDES AU XX^e SIÈCLE. L'autre face de la modernité esthétique (direction et présentation), *Presses universitaires de France*, 2004 (coll. « *Quadrige* », 2008)

JEAN PRÉVOST AUX AVANT-POSTES (codirection avec Jean-Pierre Longre, préface de Jérôme Garcin), *Les Impressions nouvelles*, 2006

LE RÉCIT. Numéro 4 d'ACTES DE SAVOIRS, revue interdisciplinaire de l'Institut universitaire de France (coordination et présentation), *Presses universitaires de France*, 2008

WILLIAM MARX

VIE DU LETTRÉ



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Publié avec l'aide
de l'Institut universitaire de France

© 2009 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

*À mes maîtres,
et aux maîtres de mes maîtres.*

J'en reviens en effet à cette idée simple, et en somme intraitable, que la « littérature » (car au fond mon projet est « littéraire »), ça se fait toujours avec de la « vie ».

Roland Barthes,
La Préparation du roman,
16 décembre 1978.

Culture, comme « dressage » (≠ méthode), renvoie pour moi à l'image d'une sorte de dispatching au tracé excentrique : tituber entre des bribes, des bornes de savoirs, de saveurs.

Roland Barthes,
Comment vivre ensemble,
12 janvier 1977.

PRÉAMBULE

Qu'est-ce qu'un lettré ? Quelqu'un dont l'existence physique et intellectuelle s'ordonne autour des textes et des livres : vivant parmi eux, vivant d'eux, employant sa propre vie à les faire vivre et, en particulier, à les lire.

De cette définition découle une série de conséquences.

L'existence d'un lettré n'appartient pas à l'ordre des choses. Leopardi le rappelle avec justesse : la littérature est faite d'abord pour les non-lettrés¹. Faire des lettres le but principal d'une vie relève, à bien des égards, de l'extraordinaire, sinon de la pathologie.

C'est pourquoi un lettré, quoique savant et érudit, n'est pas forcément un sage ou un saint : il en est de fous, de vicieux et d'infréquentables.

Ce n'est pas toujours un philosophe ni même un écrivain : bien qu'il y ait, à l'évidence, des lettrés écrivains, tous ne le sont pas, de même que tout écrivain n'est pas obligatoirement un lettré. À tout prendre, un lettré se situe du côté du lecteur plutôt que de l'auteur : il a sacrifié sa vie pour faire entendre la parole d'autrui.

*

Un lettré ne vit pas dans son propre temps. Du moins, il sait que ce temps n'est qu'un parmi d'autres ; qu'il n'est pas le plus important ; qu'il n'est pas central, peut-être, dans l'histoire. La mélancolie du lettré vient sans doute de là : du sen-

timent d'appartenir aux marges des siècles, de n'avoir qu'un strapontin dans la foule des vivants qui ont passé sur cette terre. Il sait que le souvenir de cette place, si minime soit-elle, ne pourra perdurer que si d'autres lettrés viennent après lui continuer son travail, l'utiliser, le citer, rappeler son nom dans une note de bas de page : fragile espérance. L'existence du lettré ne tient qu'à un fil – ou une plume.

Le véritable lettré risque fort de rester inconnu ; d'où le paradoxe de sa biographie : elle prétend montrer ce qui est de l'ordre du caché.

*

Les lettrés forment à la fois le socle d'une civilisation (ils en garantissent la continuité) et une instance destructrice, un soutien et une menace : ils permettent la constitution d'un ordre, mais participent à sa contestation. Car la force des textes passés, c'est précisément d'avoir été, c'est-à-dire de n'être pas (ou plus) ; et si la révolution consiste à remplacer l'existant par du non-existant, rien n'est plus révolutionnaire que le passé. Ce qui surgit du présent le renforce : il en est le simple développement. Mais la permanence contre nature de ce qui relève du passé et devrait n'être plus altère le cours normal de l'histoire : en revenant, le passé détruit le présent, bien qu'il l'ait produit – et parce qu'il l'a produit.

Tel est le vrai rôle de la pratique et de l'enseignement des lettres aujourd'hui : maintenir active la double postulation de la littérature, considérée simultanément comme expression du réel et comme puissance d'arrachement à ce même réel ; se laisser démolir par ces textes qui ont construit notre monde, qui sont nous et, en même temps, ne sont pas nous – ou bien les démolir, ce qui revient au même. Il faut laisser en ce monde une porte ouverte à la négation. La différence entre la culture et le divertissement (*entertainment*) se joue là, très précisément.

*

Le lettré fait triompher la vérité contre tous les pouvoirs. Il est le seul à garantir l'exactitude des sources, l'authenticité du

texte, la pertinence du contexte original, de manière à serrer au plus près l'intention première. Les autres interprétations, les commentaires sont nécessaires aussi, mais ils viendront plus tard, et, si le lettré n'a pas fait d'abord son travail, ces interprétations, si brillantes soient-elles, seront vaines.

Dans l'univers en expansion, les galaxies semblent toutes s'écarter les unes des autres. De même, le passé est toujours en train de s'éloigner de nous. Par son travail philologique, le lettré essaie d'appriivoiser le passé, de le rendre compréhensible, de réduire la distance. De faire simplement qu'il existe encore, quoique sous une forme nouvelle. Travail de Sisyphe, toujours à recommencer à mesure que fuit le temps.

Attention, cependant : la lecture lettrée est aussi une interprétation, puisque tout est interprétation ; mais c'est une interprétation où l'interprète s'efface du mieux qu'il peut derrière le texte. Autrement dit, la lecture lettrée se distingue des autres par une dimension éthique particulière : le moi de l'interprète y est haïssable. Qu'il n'y ait pas de vérité ultime d'un texte, la chose est entendue ; mais il importe de supposer un critérium de vérité, qui rend certaines interprétations plus probables ou plus acceptables que d'autres. Le lettré, du moins, y croit.

C'est cette dimension éthique qui justifie le présent livre. Toute approche d'un texte est inséparable d'une position dans l'existence. La lecture engage tout l'être du lecteur : elle le révèle, et il s'y révèle. Le lettré se définit par un rapport particulier au temps, aux textes et à soi.

*

D'où la possibilité de regrouper sous le nom de lettré des individus issus de cultures et d'époques complètement hétérogènes les unes aux autres, à une exception près : le rôle qu'elles assignent au lettré. L'approche ici adoptée sera trans-historique.

Bien sûr, il y a des époques favorables aux lettrés. Ils apparaissent de préférence aux périodes troublées, à la charnière des âges, lorsqu'un monde est près de s'engloutir et un autre d'apparaître : époque hellénistique, fin de la République romaine, crise de la papauté au XIV^e siècle, crise religieuse

au XVI^e, crise de la modernité au XIX^e, etc. Mais des lettrés émergent très bien en dehors de ces contextes particuliers.

Ainsi de l'avènement d'Internet, qui n'implique nullement la disparition des lettrés : ils ont bien survécu à l'invention de l'imprimerie. Mais ils seront transformés.

On suppose donc en ces pages une posture existentielle commune, au-delà des différences de culture, de religion, de civilisation. Il est bon d'ancrer l'étude littéraire dans l'existence la plus concrète. La littérature est aussi affaire d'être.

*

C'est cet engagement existentiel qu'on essaiera de mettre en évidence, à travers vingt-quatre chapitres : parcours d'une vie ou d'une journée d'un lettré imaginaire fait de tous les lettrés qui se sont succédé. Parcours aussi d'un mythe fondateur des civilisations à écriture, depuis le scribe égyptien et babylonien jusqu'à l'universitaire d'aujourd'hui.

Les documents exploités seront multiples et divers : lettres, biographies, témoignages, objets, images. Tout fait mythe.

Les fictions littéraires seront examinées avec prudence ; les lettrés y apparaissent souvent sous un jour ridicule : que l'on songe au Sylvestre Bonnard d'Anatole France ou au professeur Brichot de Marcel Proust. La littérature s'est souvent plu à ridiculiser le lettré, le savoir érudit : pour éliminer un concurrent et promouvoir symétriquement la figure de l'artiste ? Or, il y a quelque chose de grave et de profond dans le rapport du lettré au monde et aux autres. De beaucoup plus sérieux que le simple défaut de distraction dont on l'affuble parfois.

Le miroir ici proposé se veut plus fidèle. Tu y trouveras, lecteur, diverses figures de lettrés à travers les âges, les lieux et les cultures, et pourras même t'y reconnaître.

LA NAISSANCE

Le lettré naît en 551 avant Jésus-Christ, dans le pays de Lu, actuelle province du Shandong. Sa mère le conçut après avoir prié sur une colline. De fait, le nouveau-né a les bords du crâne étrangement relevés, comme un tertre¹.

Un second lettré naît le 3 janvier de l'année 106 avant notre ère, en Italie. Selon Plutarque, l'accouchement a lieu « sans douleur et sans effort² ». Un fantôme apparaît à la nourrice pour lui annoncer que les Romains seraient très redevables à cet enfant.

Quoi de commun entre ces bizarres récits de naissance, sinon leur bizarrerie même ? Les deux événements sont entourés de présages qui indiquent le caractère exceptionnel du personnage : malformation congénitale pour Confucius, apparition surnaturelle pour Cicéron. Tout se passe comme si chacun d'eux était né lettré de pied en cap, tout bardé de savoir et de brevets dès le ventre maternel – ou du moins appelé par les destins à le devenir sans faute.

Or, rien n'est moins vraisemblable. On peut être bien des choses dès sa naissance : blond ou brun, grand ou petit, fille ou garçon. On peut avoir deux têtes ou trois jambes. À la limite, on pourrait naître surdoué ou prodige, doté de tous les talents nécessaires à l'accumulation des connaissances au long de l'existence. Mais, en toute rigueur, on ne saurait naître lettré. On ne saurait même être voué à le devenir, sauf à nier la liberté d'une série de choix de tous les instants, de toute une vie.

Neuf mois ne suffisent pas à former un lettré. Sa gestation se poursuit tout au long de l'existence : « À quinze ans, dit Confucius, ma volonté était d'étudier. À trente ans, je l'avais établie. À quarante ans, je n'avais plus de doutes et, à cinquante, je connaissais le destin que m'avait imparti le Ciel. À soixante ans, mon entendement était total et, à soixante-dix, je pouvais me laisser aller à ce que mon cœur désirait sans enfreindre les bornes³. » Pour que la culture puisse s'incarner en un homme et devenir sa seconde nature, une vie entière n'est pas de trop : on peut mourir lettré ; on ne naît pas tel.

Au fond, ces deux récits de naissance ne disent pas autre chose : leur caractère évidemment fabuleux, au seuil de biographies d'ambition plutôt réaliste, invite à les considérer *cum grano salis*. Ils affirment surtout l'impossibilité de raconter la naissance d'un lettré ou, plus précisément, de la faire coïncider avec les données brutes d'une fiche d'état civil.

Mais si ces récits arborent tous les traits des légendes pieuses, la richesse de leur propos interdit pour autant de les juger stériles. Ils signifient d'abord que, non moins que les dieux et les héros, le lettré peut être l'objet d'un mythe. Comme eux, il a droit à une naissance miraculeuse. Sa vie l'a suffisamment élevé au-dessus du commun des mortels pour que sa venue au monde en soit rétrospectivement tout illuminée.

Or, dans cette rétrospectivité même se retrouve un processus typique de l'activité lettrée. Le temps qu'elle manipule est un temps renversé : le lettré jette des ponts par-dessus les époques ; il rend accessible le passé ; il le reconfigure à la lumière des exigences du présent ; il en transmet la mémoire aux générations futures. Et s'il transforme ainsi le passé collectif pour lui donner une vie nouvelle, selon une dynamique qui est celle même de la culture, c'est bien le moins qu'il puisse aussi transformer le sien propre. Le passé est toujours à réinventer. C'est au lettré de le faire advenir.

Ainsi d'Esdras, le premier et le plus grand des scribes hébreux, à qui le roi Artaxerxès donne pour mission de rétablir à Jérusalem le culte du Temple. Monté de Babylone, il devient, après Moïse, le second fondateur du judaïsme, en réunissant et en éditant les textes de la Torah. Sept jours durant, il lit et commente la Loi de Dieu devant le peuple assemblé⁴.

Conserver les textes, les comprendre, les interpréter : telles sont les missions du lettré. Sa naissance s'accompagne toujours d'une renaissance. Aussi le chroniqueur n'a-t-il pas éprouvé le besoin de rapporter les circonstances de la venue au monde d'Esdras : le lettré naît adulte.

Mais il n'apparaît pas en tout temps. Certaines époques sont privilégiées : les moments de crise. Déclin de la royauté des Zhou et amorce de la période dite, par Confucius lui-même, « des Printemps et des Automnes », retour d'exil dans une Jérusalem ruinée, fin troublée de la République romaine : Confucius, Esdras et Cicéron sont chacun confrontés au défi d'un monde en mutation ou près de s'écrouler. Le premier intervient en recueillant écrits et poèmes des temps anciens et en faisant de la culture une exigence de la dignité humaine. Le deuxième fixe le texte de la Loi divine et le fait connaître à son peuple. Le dernier transfère à Rome les formes et les concepts de la pensée grecque et propose à ses concitoyens un idéal de vie qui renverse toutes les valeurs admises : le *cum dignitate otium*⁵, c'est-à-dire la possibilité de mener, loin des affaires et des combats politiques censés accaparer chaque Romain, une existence malgré tout parfaitement honorable.

Comme Esdras revenant de Babylone, d'une manière ou d'une autre le lettré veut toujours rentrer d'exil. Confucius critique la réalité de son temps au nom d'une époque mythique à laquelle il ne cesse de se référer comme s'il y vivait encore : celle des premiers temps de la dynastie Zhou, voire des dynasties précédentes, Xia et Shang⁶. Chez Cicéron se reconnaît une mentalité de retour de Grèce : quand d'autres débarquent banalement des colonies ou d'un safari, lui prend pour crocodiles et panthères les philosophes, qu'il essaie tant bien que mal d'acclimater à Rome. Mais son exil est aussi d'ordre temporel : il aimerait ressusciter les grandes figures historiques de la République, Caton l'Ancien et les Scipion.

Beaucoup plus tard, les humanistes de la Renaissance tâcheront à leur tour de renouer les liens avec une Antiquité classique dont, par une conviction subite, ils croiront avoir été coupés par leurs prédécesseurs immédiats. Ainsi le lettré prend-il conscience, parfois tragiquement, qu'il n'y a pas de tradition donnée d'avance, de toute éternité : elle est toujours

à recréer, à réinventer. Le passé ne se transmet pas de lui-même. Il faut l'y aider.

Le biographe de Confucius ne rappelle pas sans raison que « son père mourut à sa naissance et fut enterré au mont Fang, à l'est de la capitale de Lu ». « Il s'ensuivit, continue-t-il, que Confucius demeura dans le doute quant à l'emplacement précis de la tombe, que sa mère lui tut⁷. » Que le père de tous les érudits n'ait pas connu son propre père, qu'il n'ait même jamais su où il est enterré : le symbole est remarquable. C'est celui d'un deuil impossible à faire, incomplétude constitutive ou faille originelle qui rendent le lettré sensible à tous les défauts du savoir et de la mémoire, et d'autant plus nécessaire le travail de l'érudition et de la recherche d'archives. Mais c'est aussi le signe d'une filiation à trous : le lettré se pense toujours lié plus fortement à ses ancêtres les plus lointains qu'à ses parents immédiats. Il se veut moins fils que petit-fils et arrière-petit-fils. Le sentiment d'exil se joue aussi de ce côté-là.

Ainsi le lettré naît-il non pas avec l'histoire, mais avec la conscience de l'histoire et du temps qui passe, dont l'humanité semble d'un seul coup traversée : aux deux extrémités de l'Asie, Confucius et Esdras sont presque contemporains l'un de l'autre. On pourrait aussi leur adjoindre Hérodote, que Cicéron surnomme « père de l'histoire » (*patrem historiae*⁸), surgi à une époque où la Grèce semble devoir s'effondrer sous les coups de l'empire perse. Autant de noms subsistant dans la mémoire comme ceux des premiers lettrés du monde.

Du moins les premiers nommément connus et célébrés, et dont nous ayons gardé le souvenir. Car en eux, à travers eux, d'autres traditions savantes encore plus anciennes se perpétuent insensiblement et se transforment : avec les voyages d'Hérodote en Égypte et la mission royale confiée à Esdras, c'est la grande lignée du scribe égyptien et babylonien qui se renouvelle et se propage à d'autres cultures, portée à une puissance supérieure.

Le passage du métier de scribe à celui de lettré a, dans l'histoire de l'humanité, le statut d'un saut épistémologique. En perdant son anonymat, le scribe acquiert une autre dimension : la réflexivité. Travaillé par l'urgence des temps et par la nécessité de faire école, il prend conscience de lui-même et de

l'importance de sa fonction et raconte sa propre histoire aussi bien que celle de son peuple. Son nom se transmet avec sa chronique. Le mythe du lettré peut enfin naître, son culte prendre forme et sa vie commencer.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---------------------------|-----|
| Préambule | 11 |
| I. La naissance | 15 |
| II. Le corps | 21 |
| III. Le sexe | 27 |
| IV. L'horaire | 33 |
| V. L'instruction | 37 |
| VI. L'examen | 45 |
| VII. Le cabinet | 51 |
| VIII. L'économie | 61 |
| IX. La maison | 69 |
| X. Le jardin | 75 |
| XI. L'animal | 81 |
| XII. La sexualité | 89 |
| XIII. La nourriture | 95 |
| XIV. La mélancolie | 101 |
| XV. L'âme | 109 |
| XVI. La religion | 117 |

| | |
|----------------------------|-----|
| XVII. La querelle | 129 |
| XVIII. L'académie | 139 |
| XIX. La politique | 147 |
| XX. La guerre | 157 |
| XXI. Le couronnement | 163 |
| XXII. L'île | 169 |
| XXIII. La nuit | 173 |
| XXIV. La mort | 177 |
| Notes | 183 |
| Bibliographie | 213 |
| Index | 231 |



Cette édition électronique du livre
Vie du lettré de William Marx
a été réalisée le 11 janvier 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320728).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707324337